

# Les Petites Fugues 2023



© J.-F. Paga

## LIRE MABROUCK RACHEDI

### SOMMAIRE

#### CLASSE À PART, 2021

- I / DU ROMAN SOCIAL AU ROMAN SATIRIQUE // p. 2
- II / JEU DES APPARENCES ET FAUX-SEMBLANTS // p. 4
- III / LE TRIOMPHE DES VALEURS HUMANISTES // p. 5

#### D'UN LIVRE À L'AUTRE ; LECTURE TRANSVERSALE // p. 7

#### TOUS LES MOTS

#### QU'ON NE S'EST PAS DITS, 2022

- I / ÉCRIRE POUR NE PAS OUBLIER // p. 8
- II / ÉCRIRE POUR « RECOLLER  
PEU À PEU LES PIÈCES DU PUZZLE » // p. 9
- III / UN ROMAN QUI INTERROGE  
LA QUESTION DE L'IDENTITÉ  
ET DES ORIGINES // p. 9

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2023.

**Réalisation :** Audrey Gauchet, professeure de lettres

**Avertissement :** Subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les  
PETITES  
FUGUES

  
Agence Livre & Lecture  
Bourgogne-Franche-Comté

  
RÉGION ACADÉMIQUE  
BOURGOGNE-  
FRANCHE-COMTÉ

Délégation régionale académique  
à l'éducation artistique et culturelle



### Éditions de référence dans ce dossier :

- *Krimo, mon frère*, L'école des loisirs (2019)
- *Classe à part*, L'école des loisirs (2021)
- *Tous les mots qu'on ne s'est pas dits*, Grasset (2022)

## CLASSE À PART, 2021

(roman à partir de 13 ans)

# I / DU ROMAN SOCIAL AU ROMAN SATIRIQUE

Mabrouck Rachedi inscrit chacun de ses romans dans le monde réel et les questions sociétales ne sont pas éludées, bien au contraire. Écrivain engagé, soucieux de parler du monde qui l'entoure, de ses problèmes, de ses injustices, il fait de chacune de ses fictions le point de départ d'une réflexion sur notre société. Après avoir traité de la question de l'identité et des origines dans *Toutes les couleurs de mon drapeau*, des problèmes de la drogue dans les banlieues dans *Krimo, mon frère*, il s'intéresse dans *Classe à part* aux inégalités sociales. En effet, dans ce dernier roman, il fait se confronter deux mondes que tout oppose, celui de la banlieue et celui des quartiers chics parisiens : « *Il n'y a que vingt minutes entre les stations de métro Basilique de Saint-Denis et Champs-Élysées-Clémenceau, pourtant des années-lumière séparent Salwa et son frère* » (p. 33). Ces deux personnages, frère et sœur, vont voir leur destin bouleversé par la mort accidentelle de leurs parents ; alors étudiants brillants tous les deux, Salwa va poursuivre sa vie comme avocate engagée auprès des plus faibles en habitant Saint-Denis et Djibril délaissera ses études de physique nucléaire pour se lancer dans le monde des affaires et travailler dans un cabinet de conseil implanté dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Lorsque la fille de Salwa, Amel, décide d'aller passer une semaine chez son oncle et de réaliser son stage de découverte professionnelle de 3<sup>e</sup> au cabinet de ce dernier, elle n'imagine pas à quel point la vie d'une partie de sa famille est éloignée de la sienne. C'est alors dans un monde nouveau qu'évolue Amel : « [...] *les costume-cravate et les tailleurs stricts se substituent aux tenues streetwear de la banlieue* » (p. 34). À plusieurs reprises, la jeune héroïne est surprise par certaines pratiques : les magasins de vêtements de l'avenue Montaigne n'affichent pas les prix (p. 41), les petites portions dans les assiettes du Fouquet's (p. 84) ou le prix des macarons Ladurée (p. 73). « *Les mœurs du VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris sont décidément impénétrables* » (p. 52) ; « *Elle a le sentiment d'être autant chez elle dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement qu'une otarie dans le Sahara* » (p. 64).

Et Mabrouck Rachedi montre, à plusieurs reprises, avec quelle grande violence verbale l'on fait sentir à Amel qu'elle ne participe pas de ce monde, qu'elle n'a rien à faire là ; « *tous lui font sentir qu'elle n'est pas chez elle* » (p. 72) ; son oncle tout d'abord, puis

le styliste des stars croisé dans une boutique et enfin Ludivine, sa cousine, qui lui lance, pour clore une discussion, un cinglant : « *On est à Paris, pas dans ta province* » (p. 48). Par conséquent, comme un fardeau et une honte, son oncle Djibril cache à ses collaborateurs ses origines et demande à Amel d'en faire autant : « *Ne lui dis pas d'où tu viens, d'où nous venons* » (p. 78).

Mais l'auteur de *Classe à part* ne s'arrête pas à la peinture d'une société clivée et fragmentée, à la description de pratiques mondaines ; il dresse de ce petit monde chic un réjouissant et amusant tableau satirique. En effet, à plusieurs reprises, l'auteur relève certaines absurdités :

- Les clients d'une boutique chic ne doivent pas connaître le prix du vêtement qu'ils achètent (p. 41).

- Il ne faut pas, même sur une courte distance, se déplacer à pied : « *Djibril a parcouru les quatre cents mètres en taxi avec son attaché-case rempli de documents [...]. La façon dont on se déplace d'un point à un autre est un marqueur social, une question de standing. S'il veut coller à son statut, Djibril doit adopter les mœurs qui vont avec, même si c'est absurde : d'un côté, il a pris un coach sportif pour "garder la forme", de l'autre il s'épargne une marche si courte* » (p. 68).

- Un même produit sera plus cher à Paris que dans le reste de la France : « *[...] les prix sont affichés, mais Amel est persuadée qu'ils sont erronés. Sinon, pourquoi un élément aussi universel que l'eau pourrait-il être deux fois plus cher à Paris qu'à dix kilomètres de là, à Saint-Denis ?* » (p. 72).

- Il faut s'engager dans une association, non pour aider les autres, mais pour se faire bien voir : « *Polycarpe ne sait pas comme [sic] réagir à cette leçon de cynisme. Il croyait naïvement que l'engagement avait un sens en soi. Si on agit pour les autres en fonction des résultats que l'on attend pour soi, il ne s'agit plus d'un acte désintéressé, mais d'un calcul* » (p. 109).

- Il ne faut pas être poli et courtois : « *En temps normal, Amel aurait questionné le paradoxe de dénoncer une impolitesse en étant soi-même impolie, mais elle comprend qu'il lui faut faire profil bas* » (p. 136).

Et plus largement, l'auteur de *Classe à part* dénonce d'autres aberrations :

- Sur le métier de consultant : « *les consultants, dont elle a découvert que le métier consiste à faire payer cher aux entreprises des conseils sur leur propre métier* » (p. 118).

- Sur les procédures laborieuses et injustes auxquelles sont tenues les agents de police : « *Si l'absurde devait se définir en une situation, ce serait celle-ci : tout le monde souhaiterait que Polycarpe soit libéré, mais chacun doit respecter la loi* » (p. 168).

Ainsi, sans didactisme, mais par petites touches caricaturales et humoristiques, Mabrouck Rachedi tourne en dérision les absurdités, les incohérences et les non-sens de notre société. Divers problèmes sociétaux et actuels sont également évoqués dans le roman : le sort des migrants à Calais (p. 62) et des sans-papiers (p. 164), le problème des logements insalubres (p. 185) et du cyberharcèlement dont est victime Ludivine lorsqu'une photo d'elle en sous-vêtements circule sur les réseaux sociaux (pp. 143 et 170).

## II / JEU DES APPARENCES ET FAUX-SEMBLANTS

Dans la société mondaine que découvre Amel l'apparence physique a une très grande importance. Un individu est ainsi immédiatement jugé en fonction de ce qu'il porte et la jeune femme, comme le titre l'annonce ironiquement, se rend vite compte qu'elle a et qu'elle est d'une « *classe à part* ». À plusieurs reprises, elle doit être « *relook[ée]* » (p. 88) pour aller à l'entreprise de son oncle ou à la Comédie-Française. Mais, une fois de plus, l'auteur, avec humour, ne se prive pas de montrer le ridicule de certaines tenues : « *Amel est prisonnière du tissu qui la picote aux entourures, comme dans son costume de Catwoman à Halloween. [...] Perchée sur sept centimètres, Amel se sent dans la peau d'une funambule* » (p. 49) ; « *Polycarpe est devant elle, la gorge serrée par un nœud papillon et il flotte dans un smoking trop grand pour lui. On dirait Casper, le gentil fantôme* » (p. 129) ; « *Quand le majordome annonce que le dîner va être servi, les momies enroulées dans leurs robes trop serrées tanguent vers la table* » (p. 134). Mais cette importance accordée à l'apparence physique et au paraître n'est en réalité qu'un élément parmi d'autres au milieu de cette grande comédie à laquelle s'adonnent plusieurs personnages dans le roman.

Amel va ainsi, durant toute la semaine, faire des découvertes et lever des masques : son oncle Djibril, tout d'abord, cache son vrai prénom à ses collaborateurs et se fait appeler « Gabriel » au travail : « *Avec son masque de Gabriel, Djibril passe pour un Français AOC* » (p. 87). Sa cousine Ludivine, ensuite, qui, tel « *un caméléon* » (p. 91), change de visage en fonction de ses interlocuteurs. Son ami Polycarpe, enfin, qui lui cachait ses problèmes administratifs : « *Mes parents sont arrivés clandestinement en France et nous sommes sans papiers* » (p. 164).

Dans les romans de Mabrouck Rachedi, les personnages ont souvent des secrets, cachent des choses à leur entourage ; *Classe à part* n'échappe pas à la règle et le thème des faux-semblants est ici au cœur du roman. Étrangement, c'est Marie, la comédienne professionnelle, qui est la plus sincère et la moins hypocrite avec Amel : « *Et avec sa tante Marie qui, toute sociétaire de la Comédie-Française qu'elle est, semble être moins soucieuse des formes* » (p. 92). Les autres membres de cette famille cachent des choses et en réalité jouent la comédie. Le thème du théâtre traverse ainsi tout le roman : les tenues de Ludivine sont ainsi des « *déguisements* » (p. 49) et le bal qu'elle prépare est un simulacre du Bal des Débutantes. D'ailleurs, lors de cette soirée, Polycarpe relève ce mélange entre sincérité et comédie, cette porosité entre réalité et fiction : « *Ludivine et Djibril lancent des regards noirs à Amel, très embêtée par la situation. Polycarpe, lui, est spectateur de la tragi-comédie. Pas besoin d'aller à la bibliothèque municipale, les pages d'une pièce de théâtre passionnante se tournent devant lui* » (p. 133).

# III / LE TRIOMPHE DES VALEURS HUMANISTES

Mabrouck Rachedi est un humaniste. Après avoir dépeint dans *Classe à part* une société fragmentée, clivée, où certaines personnes sont mises «à part», il termine son roman par une belle leçon de vie universelle.

Dès le début du roman, Salwa avait prévenu sa fille quant au reste de sa famille : « *Ce sont des gens comme nous, ils ont juste un peu plus de fric* » (p. 40). L'auteur démontre en effet que, certes, Salwa et son frère n'ont pas les mêmes moyens et le même standing, mais ils connaissent les mêmes problèmes, ont les mêmes préoccupations familiales, sentimentales, professionnelles... Amel le comprendra, elle aussi, après cette semaine à partager la vie de la famille de son oncle : « *Puis elle a réalisé que les riches n'étaient pas si différents* » (p. 103). Et même sa cousine, quand elle enlève son masque de Parisienne prétentieuse et hautaine, est en fait une jeune femme, comme Amel, qui aime danser et chanter : « *Ses discussions avec Ludivine ressemblaient à n'importe quelle autre avec ses amies de la cité* » (p. 103) ; « *Sa cousine, qui lui paraissait tellement loin, avec ses airs de diva et son mode de vie de princesse, lui ressemble beaucoup plus qu'elle ne le croyait* » (p. 199).

Ainsi, la grandeur d'une âme et d'un cœur n'est pas proportionnelle au montant d'un compte en banque et Amel se trompe lorsqu'elle est traversée par certaines pensées : « *Dans son quartier, les cafés, les gâteaux et même l'eau minérale coûtent plus cher qu'à Saint-Denis, ça veut dire que ces gens-là valent plus, non ?* » (p. 80). L'auteur montre comment les habitants de banlieue ou de province peuvent se dévaloriser et sous-estimer leur valeur : « *[...] elle a compris que le complexe de supériorité qu'elle voyait dans leurs regards était un complexe d'infériorité qui s'était installé dans le sien* » (p. 103).

Ainsi, en remettant la fraternité au-dessus de tous les clivages, l'auteur de *Classe à part* réaffirme dans son roman les valeurs de la famille, de l'amitié, de l'entraide. Au fil du récit, ce sont ces valeurs profondément humanistes qui vont sauver des personnages et les libérer dans les deux sens du terme. Ainsi, même si Djibril s'évertue à maintenir un « *portrait factice de la famille modèle* » (p. 53), il ne trouvera l'apaisement et le bonheur que lorsqu'il se sera expliqué et réconcilié avec sa sœur. Et Polycarpe trouvera une solution à son problème administratif grâce à la générosité de Marie et de Djibril qui l'accueilleront chez eux. Ainsi, les valeurs de la famille et de l'amitié triomphent des préjugés et, à la fin, les personnages sortent grandis ; ils ont évolué et connaissent une véritable renaissance : Ludivine pleure parce qu'elle « *vient de se retrouver* » (p. 171), Djibril n'a plus « *qu'à se réconcilier avec lui-même* » (p. 195) et Amel a compris que « *plus qu'un stage, c'est une leçon de vie qu'elle a reçue pendant ces cinq derniers jours. [...] Elle a grandi en une semaine, elle a appris à s'intéresser encore plus aux autres et à voir par-delà les différences* » (p. 199).

# ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS AVEC D'AUTRES ŒUVRES

## 1/ Œuvres littéraires

- *Entre les murs*, François Bégaudeau (2006)
- *Tu peux pas rester là*, Jean-Paul Nozière (2008)
- *Un homme, ça ne pleure pas*, Faïza Guène (2014)
- *Rien nous appartient*, Guillaume Guéraud (2022)
- *Babyface*, Olivier Balez (2022), bande dessinée adaptée du roman de Marie Desplechin

## 2/ Œuvres cinématographiques

- *L'Esquive*, d'Abdellatif Kechiche (2003)
- *Le diable s'habille en Prada*, de David Frankel (2006)
- *Tout ce qui brille*, de Géraldine Nakache et Hervé Mimran (2010)
- *Intouchables*, d'Olivier Nakache et Éric Toledano (2011)

# PISTES PÉDAGOGIQUES

## 1/ En lien avec la séquence en 3<sup>e</sup> « Se raconter, se représenter »

- Travail d'écriture : Imaginez la lettre de motivation que pourrait écrire Amel pour obtenir un stage de découverte professionnelle au cabinet de son oncle.
- Amel a des origines algériennes et Polycarpe Diallo vient d'Afrique... À votre tour, listez tous les pays dont sont issues les familles des élèves de la classe et établissez « le planisphère des origines des élèves de la classe ».

## 2/ En lien avec la séquence en 3<sup>e</sup> « Agir dans la cité ; individu et pouvoir »

- Ludivine et Christian donnent de leur temps à l'association (imaginaire) SOS Humanité en danger. Salwa, elle, défend les conditions de détention et de survie des migrants à Calais. Cherchez sur Internet des noms d'associations qui défendent les droits des populations et des individus à travers le monde et faites un exposé pour présenter leur travail et leurs combats.
- Travail d'écriture : Imaginez que vous êtes l'avocat de Polycarpe Diallo et que vous devez écrire un discours pour le défendre au tribunal afin qu'il ne soit pas renvoyé dans son pays. Écrivez ce texte argumentatif.

## 3/ En lien avec la séquence en 3<sup>e</sup> « Dénoncer les travers de la société »

- Mettez en parallèle l'importance accordée par Ludivine à l'apparence et à la mode et la scène dans la boutique chic de l'avenue Montaigne (p. 40) avec des extraits du *Bourgeois gentilhomme* de Molière (la scène avec le tailleur, acte II, scène 5), des extraits des *Caractères* de Jean de La Bruyère, des *Lettres persanes* de Montesquieu, la chanson *Victime de la mode* de MC Solaar.
- Réalisez des dessins de presse sur les disparités sociales, les aberrations de la *fashion week*...

# D'UN LIVRE À L'AUTRE; LECTURE TRANSVERSALE

Les deux derniers romans jeunesse de Mabrouck Rachedi peuvent être étudiés en parallèle, car de nombreux rapprochements peuvent être faits entre les deux œuvres :

- Les personnages ont souvent une double vie et cachent un secret. Dans *Classe à part*, comme nous l'avons vu précédemment, Djibril a une double identité, à la maison et au travail, et Polycarpe cache son statut de sans-papiers. De la même façon, dans *Krimo, mon frère*, le jeune frère de Lila a caché à sa famille qu'il s'entraînait au terrain d'athlétisme et participait à des courses.

- Un personnage traverse les œuvres et se retrouve dans les deux romans : le commissaire Carrubert dans *Krimo, mon frère* (p. 173) est dans *Classe à part* (p. 167). Par ailleurs, le surnom du « Petit Malik » apparaîtra également dans plusieurs romans (*Le Petit Malik* et **Tous les mots qu'on ne s'est pas dits**).

- Les personnages évoluent au cours du récit et connaissent une renaissance : Djibril, dans *Classe à part*, s'est libéré du poids de la culpabilité en s'expliquant avec sa sœur et peut de nouveau s'ouvrir aux autres et accomplir un geste d'une grande humanité, accueillir Polycarpe chez lui ; Lila, dans *Krimo, mon frère*, « est devenue au Japon, plus affirmée, plus sûre d'elle-même » (p. 157), « quand elle reviendra à Grigny, les parents devront comprendre qu'elle a changé » (p. 185) ; c'est d'ailleurs sur ce souhait que se terminait le journal de Krimo (comme le roman de Mabrouck Rachedi) : « [...] j'espère que Lila deviendra enfin elle-même » (p. 188).

- La question de la drogue dans les banlieues, rapidement évoquée dans *Classe à part* à travers l'affaire de l'erreur judiciaire concernant Lounès Amri (p. 16), est au cœur du roman *Krimo, mon frère*. En effet, l'auteur montre bien comment un jeune vivant dans une cité peut très vite tomber dans l'engrenage du trafic de drogue pour sortir sa famille de la misère sociale. Redouane, le frère de Krimo et de Lila, en est un exemple et cet ancien élève « premier de la classe à l'école et au conservatoire de musique » (p. 26) connaîtra la prison de Fleury-Mérogis.

- La question des disparités et des inégalités sociales au cœur du roman *Classe à part* est déjà évoquée dans *Krimo, mon frère* : « [Lila] réalise qu'il y a une espèce de mur invisible entre le quartier et le reste du monde. Même si elle fréquente des Parisiens à l'université de Malakoff, elle n'a que des relations superficielles avec ses camarades et elle ne fait que traverser les lieux » (p. 104).

- Les habitudes et les pratiques absurdes des Parisiens que relève Amel dans *Classe à part* peuvent être rapprochées des coutumes japonaises qui surprennent Lila dans *Krimo, mon frère* : le quartier de Denden Town où se retrouvent les geeks du monde entier (p. 89 à 91), les maid cafés ou bars à hôtesse (p. 93 à 103), les restaurants dans

lesquels on enlève ses chaussures et où les serveurs cuisinent devant vous (p. 109 à 111), les W.-C. japonais (p. 115). Ainsi, Amel comme Lila se livrent toutes les deux à de véritables observations sociologiques.

## TOUS LES MOTS QU'ON NE S'EST PAS DITS, 2021

### I / ÉCRIRE POUR NE PAS OUBLIER

Mabrouck Rachedi retrace dans *Tous les mots qu'on ne s'est pas dits* l'histoire d'une famille, les Asraoui, en partant du grand-père maternel venu combattre en France lors de la Seconde Guerre mondiale (pp. 193-194) jusqu'aux derniers descendants en 2015. Le lecteur suivra notamment, par l'intermédiaire de nombreuses analepses, la vie mouvementée de Mohand et Fatima, les parents du narrateur. Tout commence, pour ce couple, en 1954 par le départ de Mohand, seul, d'Algérie vers la France. Fatima, restée avec ses parents au pays jusqu'en 1962, subira les angoisses, les humiliations, les restrictions imposées par l'armée française lors de la guerre d'Indépendance. Victime de viol par un militaire, elle donnera d'ailleurs naissance clandestinement à une petite fille, Kahina, qu'elle abandonnera immédiatement. Le lecteur découvrira également Mohand au milieu de la manifestation d'octobre 1961 à Paris qui a vu le massacre de centaines d'Algériens venus réclamer pacifiquement la fin des restrictions les concernant, puis, la tentative forcée de réinstallation de la famille par le père en Algérie en 1976 et les circonstances de la naissance du narrateur.

Ainsi, l'histoire des différents personnages s'inscrit donc dans la grande Histoire et, au-delà de cette histoire intime et familiale, l'auteur retrace le parcours de tout le peuple algérien puis de ses émigrés venus en France : « *Je me suis juré de la raconter à ceux qui croient détenir la vérité alors qu'ils ne font que l'écrire. Et de l'écrire un jour, à mon tour. Même si la vérité fait mal* » (p. 20). L'auteur est ainsi un passeur de mémoire qui raconte pour faire connaître et sauver de l'oubli des épisodes marquants et déterminants pour des millions de gens. Mais au-delà du récit historique se dessine aussi un roman plus personnel et intime.



## II / ÉCRIRE POUR « RECOLLER PEU À PEU LES PIÈCES DU PUZZLE » (P. 41)

Dans la famille du narrateur, parler de choses intimes ne va pas de soi : « *On préfère s'écharper pendant des heures sur des sujets d'actualité plutôt que de s'épancher, ne serait-ce qu'une minute, sur son intimité* » (p. 157). Comme l'indique le titre du roman, la parole ne circule pas facilement dans cette famille pudique qui « *évoqua[t] rarement le passé* » (p. 41) : « [...] *le silence, un mode de défense installé depuis longtemps chez les Asraoui* » (p. 105). Le narrateur ne connaît donc pas bien son histoire familiale. Il faudra que le père sente sa fin approcher pour s'ouvrir à son fils et se livrer à quelques confidences, comme sa participation à la manifestation du 17 octobre 1961 ; ou qu'un prénom féminin s'échappe de la bouche de la mère pour découvrir un secret de famille. Le narrateur, qui se tourne justement vers l'écriture, est celui qui va recueillir cette parole rare mais précieuse, car elle lui permet de retracer son histoire familiale : « *Le voile se lève parfois, des moments fugaces qui m'ont permis de coller certains morceaux du puzzle* » (p. 196). Cette dernière image est aussi la métaphore du processus d'écriture que suit Mabrouck Rachedi lui-même ; il crée en effet un roman foisonnant, à la temporalité éclatée, où l'ordre chronologique des événements n'est pas respecté.

Faut-il voir ainsi *Tous les mots qu'on ne s'est pas dits* comme une autobiographie ? Le livre n'est pas présenté comme tel, mais il est vrai que plusieurs points de convergence rapprochent le « Petit Malik », le narrateur, de l'auteur : même famille nombreuse d'origine algérienne, même premier métier dans la finance ou encore même envie d'écrire sur le problème de la drogue dans les banlieues (p. 103). De même, Mabrouck Rachedi joue de cette confusion entre auteur et narrateur en brouillant les cartes à la fin de son roman sur son patronyme : « *Moi-même, j'ai changé de nom. [...] Mon pseudonyme provient d'une histoire de mon père sur Mezes et Ayachi. Les deux compagnons traversaient le Sidi Rached, le pont de Constantine avant que Mezes ne quitte Ayachi à bord du Sidi Mabrouk. J'avais d'abord pensé m'appeler Sidi Rachedi Mabrouk. Trop compliqué pour mon éditeur, qui a remué mon pseudonyme dans tous les sens : Rached Mabrouk, Rachid Mabrouk, Mabrouk Rached. Au gré d'une coquille du correcteur, mon nom de plume est finalement devenu Mabrouck Rachedi* » (pp. 197-198).

## III / UN ROMAN QUI INTERROGE LA QUESTION DE L'IDENTITÉ ET DES ORIGINES

La question de l'identité et des origines est au cœur du roman de Mabrouck Rachedi. L'auteur démontre bien comment il est complexe de se construire dans une famille d'immigrés. Dès son enfance, le narrateur explique comment il baigna au sein

de sa cellule familiale dans une double culture et en quoi cela pouvait donner lieu à des situations absurdes ; en effet, alors que ses parents algériens le réprimandent en arabe, ils lui imposent le soir un rituel, le journal de 20 heures ; « [mon père] *voulait qu'on connaisse tout de la France, surtout depuis la victoire de François Mitterrand à l'élection présidentielle* » (p. 16). Avec une telle éducation schizophrénique, le narrateur adulte conclut : « *Il fallait être français, sans tout à fait l'être et tout en cherchant à l'être mieux. Allez comprendre quelque chose* » (p. 14).

De même, plusieurs personnages montrent par leur attitude qu'ils sont tiraillés entre une identité algérienne et une identité française. Mohand, le premier tout d'abord, qui lors de l'été 1976 tente de retourner vivre en Algérie et impose ce retour à sa famille (p. 110). Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que ni sa femme ni ses enfants ne le souhaitaient ! Kader, ensuite, qui fait tout un scandale sur la péniche parce que des petits drapeaux français ont été plantés dans les petits-fours (p. 116). Myriam, également, la fille de Sofiane, qui, influencée par son père, souhaite qu'on l'appelle plutôt par le prénom arabe Meriem (p. 166). On apprendra quelques pages plus loin que son père avait quant à lui au même âge fait le choix inverse : au lieu de Sofiane, il se faisait appeler Stéphane (p. 171). Ainsi, plusieurs exemples montrent à quel point l'influence de deux cultures complique la vie de ces familles d'origine étrangère et crée de la confusion.

Mabrouck Rachedi, en retraçant plus particulièrement le parcours de trois personnages (histoire de Kader, p. 120 ; histoire de Dihya, p. 153 ; histoire de Sofiane, p. 169), montre aussi très bien comment les humiliations et les privations vécues par les différents membres de cette famille retardent ou complexifient toute intégration. Ainsi, l'huissier venu saisir quelques objets « *ne vise qu'à humilier la famille* » (p. 123). Plein de ressentiment, les personnages ne peuvent se vivre comme pleinement français, et ce dès le début en Algérie : « *Ne bourgeonnaient sous les pas des soldats que les mauvaises herbes du ressentiment* » (p. 49).

Finalement, il faudra attendre la disparition du couple parental que formaient Mohand et Fatima pour que chacun des enfants trouve sa voie et, comme toujours dans les romans de Mabrouck Rachedi, connaisse une renaissance. Il fallait certainement du temps et un cheminement sinueux pour que chacun trouve sa place et soit en paix avec lui-même. Le narrateur conclut : « *Mes parents sont arrivés algériens, ils ont eu une famille française. Cette identité s'est construite naturellement* » (p. 197). La citation d'Étienne Klein mise en exergue par l'auteur au début de son roman trouve ainsi tout son sens ici : ce n'est pas derrière soi qu'il faut regarder, mais plutôt s'intéresser au chemin devant soi. « *L'identité n'est pas qu'un héritage mais aussi un horizon que l'on se fixe* » (p. 198).



## ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS AVEC D'AUTRES ŒUVRES

### 1/ Œuvres littéraires

- *Meurtres pour mémoire*, Didier Daeninckx (1983)
- *Un été algérien*, Jean-Paul Nozière (1990)
- *Des hommes*, Laurent Mauvignier (2009)

- *Avec tes mains* (2009) et *Une étoile aux cheveux noirs* (2011), Ahmed Kalouaz
- *Meursault, contre-enquête*, Kamel Daoud (2013)
- *L'Art de perdre*, Alice Zeniter (2017)
- *C'était notre terre* (2008) et *Attaquer la terre et le soleil* (2022), Mathieu Belezi

## 2/ Œuvres cinématographiques

- *Hors-la-loi*, de Rachid Bouchareb (2010)
- *ADN*, de Maïwenn (2020)

# PISTES PÉDAGOGIQUES

## 1/ En lien avec la séquence en 3<sup>e</sup> « Se raconter, se représenter »

- Travaillez sur la manière avec laquelle Mabrouck Rachedi entremêle histoire familiale et fiction. Plusieurs points communs peuvent être établis entre le narrateur et l'auteur : même famille nombreuse d'origine algérienne, même premier métier dans la finance ou encore même envie d'écrire. Le narrateur, à la fin, dit d'ailleurs avoir publié un roman qui s'intitule *Le Poids d'une âme* et s'appeler Mabrouck Rachedi.

## 2/ En lien avec la séquence en 3<sup>e</sup> « Dénoncer les travers de la société »

- Vous êtes journaliste et devez écrire un article qui rend compte de la manifestation des Algériens à Paris le 17 octobre 1961. Écrivez ce texte en vous aidant des pages 137 à 147.

## 3/ Travaillez le sujet de réflexion

- Raconter son histoire, témoigner des événements vécus, écrire un journal... de nombreux artistes ont fait cette démarche. Que pensez-vous de l'intérêt de ce genre d'œuvres ?
- Dans un développement argumenté, vous expliquerez en quoi le devoir de mémoire est important ; puis vous montrerez quels moyens, à notre époque, les hommes ont trouvés pour que les traces de l'histoire récente restent présentes dans notre société. Vous utiliserez pour cela des exemples tirés de l'art ou de votre expérience personnelle.
- La littérature ne sert-elle qu'à raconter des histoires ou aussi à témoigner de l'histoire ?

## 4/ Projets interdisciplinaires avec le ou la professeur.e d'histoire

- En lien avec le thème en histoire « Le monde depuis 1945 », retracez les grands événements qui ont ponctué l'histoire de l'Algérie, de 1945 aux accords d'Évian en 1962.
- En lien avec le thème en histoire « Françaises et Français dans une République repensée », retracez le parcours de ces immigrés algériens arrivés en France durant les Trente Glorieuses comme travailleurs dans le BTP ou la métallurgie, et parqués dans des foyers Sonacotra.